

obéis en refusant. Peste ! tu n'y vas pas de main morte, toi ! ma dot, 150,000 fr., tout de suite, comme cela !

—Ecoute, prends conseil de l'abbé Alais ; il connaît l'affaire.

—Ma chère, Jules vient de m'interdire les conseils de l'abbé Alais ; il désire que je me dirige seule ou par ses propres conseils ; je commence à comprendre pourquoi il donne la préférence aux siens !... Mais puisqu'il m'en laisse le choix, je me gouvernerai moi-même, et certes je n'engagerai pas ma dot ; toi qui parles sans cesse d'obéissance, trouve bon que j'obéisse ici à ma mère.

—Cause au moins de cela avec ton mari.

—Oui, oui, dit Lucie en se levant afin de congédier Jeanne, je lui en parlerai, compte sur moi !

—Lucie est inabordable, dit Jeanne à M. Marjalet. Si M. de Lucay vient, dis-lui que je n'ai pas pu réussir à me faire entendre, et engage-le à essayer ; il doit connaître mieux que moi le moyen de parler à Lucie.

Après le départ de Jeanne, Lucie éprouva un moment de trouble. Elle se demanda si elle n'aurait pas dû écouter son amie.

—Bast ! dit-elle ensuite, nous autres femmes, nous ne sommes pas faites pour cela ; c'est ridicule. Que Jules fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne touche pas à ce qui m'appartient.

En prononçant ces mots : *ce qui m'appartient*, Lucie venait de prononcer sa condamnation ; elle venait de se séparer de son mari ; elle avait fait entre elle et lui une distinction. Elle avait pris l'union pour l'association, et elle s'était souvenue de son contrat, au lieu de se souvenir de son mariage ; entre le sacrement et la loi, elle venait de faire son choix, elle avait choisi la loi ; elle venait de se souvenir de ses droits et elle venait d'oublier son devoir, car s'il y a des droits, il n'y a qu'un devoir. Si elle pensa un instant à voir l'abbé Alais, elle y renonça vite en se disant : Jules ne veut pas entre nous d'influence étrangère, certes je n'abandonnerai pas l'abbé Alais, je lui dirai mes péchés, mais mes affaires, non. Jules a raison.

Elle en était là de ses réflexions quand sa femme de chambre entra avec un billet à la main ; il était de Jeanne.

—Réfléchis encore," disait Jeanne.

—Y a-t-il une réponse ? dit la femme de chambre.

—Ma pauvre Fanie, dit Lucie, c'est une véritable persécution. Mme Marjalet ne veut-elle pas me faire abandonner ma dot entre les mains de M. de Lucay, pour je ne sais quelle affaire de houille à laquelle je ne comprends rien ! voyons, Fanie, à ma place le feriez-vous ? 150,000 francs, les donneriez-vous ?

—Dame, dit Fanie, madame sait mieux que moi ce qu'elle a à faire ; mais je sais bien qu'à la place de madame je ne lâcherais pas comme cela 150,000 fr. ; 150,000 fr. ne se trouvent pas tous les jours dans le pas d'un cheval ! Et, dit Fanie avec animation en se

voyant écoutée, du petit au grand, tenez, madame, le valet de chambre a voulu se marier avec moi, madame le sait bien ; mais quand j'ai vu qu'il voulait avoir le peu d'argent que j'avais gagné au service, je lui ai dit : A deux de jeu, mon bon... Et voilà.

—Sans doute, dit Lucie, mais enfin si tout à l'heure Monsieur me dit qu'il le faut... Il faudra donc lui dire non... avoir la guerre...

—Ma foi, madame, dit Fanie en s'appuyant à la cheminée, à la place de madame je lui dirais ci et ça... Je lui dirais que je veux garder ma dot parce que s'il se ruinait il trouverait encore quelque chose en venant avec moi ; je lui dirais : Prenez mes diamants ! Ça fait que monsieur verrait bien qu'il n'en a pas beaucoup donné à madame ! Enfin je lui dirais que puisque Mme Marjalet trouve cette affaire si belle que c'est bien étonnant qu'elle ne la fasse pas pour son compte. Ce n'est pas comme ce pauvre M. Félix Abon : s'il demande de l'argent à madame, au moins, lui, c'est pour faire les affaires de madame... C'est pour lui placer son argent à de bons intérêts.

—C'est ça, dit Lucie je dirai à Jules que je ne veux pas l'exposer à une ruine complète. Voilà, voilà ; c'est bien Fanie. Ah ! dites-moi, si M. Abon venait, vous laisseriez entrer.

—Très bien, madame, dit Fanie, qui pirouetta sur les talons et disparut.

—Ah ! ah ! dit Lucie, qui regarda au travers des vitres, voilà Jules qui arrive avec du renfort. Il paraît que la chose en vaut la peine ; mais je vais lui rappeler qu'il ne veut pas de conseils étrangers.

M. de Lucay arrivait, en effet, suivi de M. Marjalet et de l'abbé Alais.

—Ma chère dame, dit l'abbé Alais, nous venons vous demander de contribuer à une belle et grande œuvre, et nous allons vous expliquer de quoi il s'agit.

—Monsieur l'abbé, dit Lucie ne vous donnez pas cette peine : M. de Lucay m'en a fait dire quelque chose par Mme Marjalet : elle m'a demandé d'engager ma dot, et j'ai refusé. M. de Lucay m'a priée de me conduire moi-même, et de ne souffrir entre lui et moi aucune influence ; c'est ce que j'ai fait. Si Jules venait à être ruiné, du moins je lui aurais conservé ma propre fortune, que je serais toujours heureuse de partager avec lui. Et pour qu'il ne doute pas de ma générosité, je lui abandonne mes bijoux... Je ne puis faire plus ni moins, car ils me viennent de lui.

—La couturière de madame attend, dit Fannie, qui entr'ouvrit la porte.

—Je vous quitte, messieurs, dit Lucie, pour aller aux seules grandes affaires que nous ayons, nous autres femmes, à notre toilette, et à notre ménage.

—Que faire ? dit Lucay en regardant s'éloigner sa femme.

—Tâchons de faire l'affaire sans elle, dit Marjalet.

—L'affaire, cela se peut peut-être, dit Lucay en se levant avec un geste de désespoir, mais la paix,